

Le Jour, 1952
27 décembre 1952

LES DEMI-DIEUX SE VERRONT-ILS ?

Rien ne s'impose à l'attention en cette fin d'année comme les relations de l'U.R.S.S. (et de ce qui dépend de l'U.R.S.S.) avec le reste du monde.

Eisenhower et Staline se rencontreront-ils ? Il faut espérer que oui.

Le communisme et la démocratie classique peuvent-ils vivre l'un à côté de l'autre sans volonté de destruction réciproque ? Ces derniers termes n'ont qu'une valeur relative. **Le monde non-communiste ne se défend contre le monde communiste que parce qu'il est menacé par lui dans son existence même.**

Staline affirme de nouveau qu'une cohabitation paisible des deux régimes sur la planète est possible. On le voudrait bien. Mais l'affirmation a paru jusqu'ici téméraire et contraire à la nature des choses.

Ou le communisme est militant et conséquent avec lui-même et alors il ne peut être qu'international et de tendance universelle, ou il recule sur le plan de la doctrine en renonçant à des méthodes révolutionnaires qui sont de son essence même.

A tout prendre, et avec l'information, fort maigre que l'on possède, le communisme en U.R.S.S. est devenu un article d'exportation plus que de consommation intérieure. Les positions fondamentales de Karl Marx ne seraient plus respectées que dans les mots. Ce que l'on sait montre en effet l'U.R.S.S. comme un pays de classes et de richesse individuelle, de traitements, et de salaires très variables. On s'y adresse à l'épargne et on y aspire de plus en plus à la propriété privée. Sur le plan spirituel il y aurait un développement sensible du sentiment religieux et des régies de vie auxquelles le spirituel invite.

L'U.R.S.S. redevient lentement la Russie. Elle tend vers des réalités sinon vers des formules « capitalistes » et « bourgeoises » qui sont dans la nature des choses. **Elle ne se sent plus en mesure d'opposer les mêmes violences aux exigences les plus profondes de la nature humaine.**

Un « capitaliste » et un « bourgeois » ne sont pas des monstres en effet. Ce sont, pourvu qu'il ne soit abusé de rien, des hommes raisonnables pratiquant la prévoyance et partisans d'un ordre social paisible. Le communisme a des abus autrement violents et des injustices autrement cruelles. Ce qui peut tempérer les instincts de l'homme, n'est-ce pas d'ailleurs la soumission de ces instincts aux disciplines spirituelles ?

Pour ce qui est des satellites de l'U.R.S.S., tout montre qu'ils en ont assez. Tout montre que si l'Europe centrale et orientale asservie pouvait fuir la dure loi qu'elle subit, elle y échapperait avec allégresse.

Des dispositions favorables telles que celles que manifeste une fois de plus le maréchal Staline, il faut pour s'assurer qu'elles ne sont pas une illusion, pouvoir en faire la preuve en U.R.S.S. même, comme aussi par une orientation différente des relations de l'U.R.S.S. avec l'extérieur.

Après trente-cinq ans de communisme l'U.R.S.S. ouvrira-t-elle, au moins modérément, ses frontières ? Pourra-t-on pénétrer un peu librement dans ce monde interdit ? Y pourra-t-on parler sans être bâillonné et exécuté ? Les Russes eux-mêmes et leurs clients forcés pourront-ils sortir un peu de leur solitude innombrable et prendre contact avec le reste de l'univers ?

On se pose ces questions avec une naturelle inquiétude. Elles paraissent en effet sombrer dans le vide. Elles sont comme une voix sans écho. On espérerait là-dessus une réponse affirmative plutôt de la planète Mars que de Moscou.

Pour que l'U.R.S.S. ouvre ses portes, il faut qu'elle ait au préalable conquis l'univers. C'est ce qu'on se dit en pensant aux paroles de Staline et en se souvenant qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Le génie de Staline ne réalisera pas la quadrature du cercle.

La façon dont les Allemands de la zone orientale cherchent refuge dans la zone occidentale montre un peu plus combien l'air est irrespirable sous la loi de Marx. Les réfugiés seraient une quinzaine de mille par mois maintenant.

Tout compte fait, on ne voit pas pourquoi Eisenhower et Staline ne se rencontreraient pas. On n'imagine pas que l'un d'eux puisse convaincre l'autre. Il faudrait pour cela renoncer à des principes. Mais le contact direct garde son prix ; et il ne faut pas sous-estimer la valeur des effluves de la sympathie.

La sagesse est de ne point se figer dans le préjugé. La vérité est faite pour être servie sans lassitude. Ce qui paraît exclu aujourd'hui peut ne pas l'être demain ; et, d'une année à l'autre, les hommes changent assez pour qu'on ne désespère de rien.

Ne dire jamais : fontaine, je ne boirai pas de ton eau.